
« Attention, demoiselles, l'électricité passe ! » Représentations et expériences des rapports électricité-mobilité dans les Asturies (1880-vers 1920)

Daniel Pérez Zapico



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/artefact/7713>

DOI : 10.4000/artefact.7713

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 18 juin 2015

Pagination : 49-64

ISBN : 978-2-271-08155-1

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Daniel Pérez Zapico, « « Attention, demoiselles, l'électricité passe ! » Représentations et expériences des rapports électricité-mobilité dans les Asturies (1880-vers 1920) », *Artefact* [En ligne], HS 01 | 2015, mis en ligne le 30 avril 2021, consulté le 05 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/7713> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.7713>



Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Attention, demoiselles, l'électricité passe ! » Représentations et expériences des rapports électricité-mobilité dans les Asturies (1880-vers 1920)

Daniel PÉREZ ZAPICO*

Résumé

Cet article réfléchit sur la nature singulière de l'électricité perçue du point de vue de la mobilité dans les Asturies pendant la période 1880-1920. L'électricité étant associée par les élites de la région au progrès, à la maîtrise de la distance et du temps et, par conséquent, au développement des affaires, nous souhaitons proposer ici une réflexion autour des différentes formes qu'ont revêtues la réception de cette énergie et la perception de la mobilité qui lui est associée. De ce point de vue, l'électricité, en tant que métaphore et support technique de ces notions de mobilité, a permis de construire des discours positifs, mais elle a été reçue de manière très complexe dans les différents groupes sociaux et idéologiques.

Mots-clés : *Asturies, électricité, histoire culturelle, histoire sociale, mobilité, technologie.*

* Daniel Pérez Zapico est doctorant en histoire, boursier du *Programa de formación del profesorado universitario* (FPU) du ministère de l'Éducation espagnol. Actuellement, il termine sa thèse à l'université d'Oviedo et à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. Il fait ses recherches sur la production de l'électricité et ses usages sociaux, ainsi que sur les rapports entre électricité et vie quotidienne. Quelques publications récentes : D. Pérez Zapico, « El camino hacia 1934. Electricidad, conflicto y violencia simbólica en Gijón », *Boletín del Real Instituto de estudios asturianos*, n° 181-182, 2013, p. 255-288 ; D. Pérez Zapico, « L'électricité à Gijón : contrôle stratégique, conflit social et rhéoriques de la violence (1880-1934) », *Écologie et politique*, n° 49, 2014, p. 43-55. Contact : daniel.p.zapico@gmail.com.

Abstract

The present article explores the singular nature of electricity perceived in terms of mobility concerning the case of Asturias in the interval 1880-1920. Although electricity was linked by the regional elites to progress, command of space and time and, therefore, vertiginous progress of business, the aim is to question the different ways of receiving this energy and perceiving the mobility associated to it. In this sense, electricity, as a metaphor and a technological support of these ideas of mobility, whereas it was capable of generating positive discourses, was received in a very complex way among the different social and ideological sectors.

Keywords : *Asturias, cultural history, electricity, mobility, social history, technology.*

En 1881, Rafael María de Labra, un homme politique de tendance libérale républicaine, consigne ses impressions de voyage dans les Asturies dans un livre qui reflète le discours du XIX^e siècle sur le progrès technique. Le voyageur est fasciné par l'importance que cette région a prise en Espagne grâce à la puissance de son démarrage industriel :

« Tout ici est mouvement, action, vie : toutes les choses parlent le langage animé, viril, énergique du XIX^e siècle [...], bref, le langage de ce monde à la vie scintillante, à la vibration éternelle, aux expansions splendides, aux inventions merveilleuses et incessantes, à la soif insatiable, à la hardiesse impossible, à la dialectique et au positivisme, [...] et qui semble plonger dans la plénitude des temps sur les ailes du vapeur ou enchaîné aux foudres [télégraphiques]¹. »

Labra ne fait que souligner (dans un style optimiste et débordant) l'importance de la célérité, de la stimulation des processus productifs et, plus amplement, du mouvement dans la société industrielle contemporaine, intégrant au chant

optimiste du progrès les rhétoriques des spasmes électriques, de l'éclair ou de la vitesse du télégraphe.

De fait, le pouvoir de déplacer une certaine quantité de données, d'informations ou de biens économiques est un aspect essentiel du développement des civilisations. Dans cette perspective, l'évolution suffisante d'un réseau de communication, de la fluidité et de la complexité bureaucratique ou de la capacité des moyens de transport est une condition préalable à la viabilité de tous les systèmes socio-économiques. Cependant, la densité et la complexité des rapports sociaux et économiques instaurés après la révolution industrielle ont entraîné un saut qualitatif évident dans ces domaines. Ainsi que Daniel Roche l'a souligné², depuis la fin du XVIII^e siècle, la mobilité, tant comme valeur que comme pratique, est porteuse d'une transformation sans précédent, dans laquelle la révolution technique et celle des transports structurent l'horizon du quotidien, modifiant en profondeur le temps social et les références traditionnelles³. À ce sujet, il s'avère que les sciences sociales intègrent dans leurs programmes une réflexion sur la mobilité, voire un certain *mobility turn*⁴.

Ce phénomène étant donné, il est inévitable de se demander quel est le rapport et l'interaction de la mobilité, comme processus de structuration et valeur cardinale de la civilisation industrielle moderne, avec l'un des phénomènes techniques les plus importants du dernier tiers du XIX^e siècle, l'électricité, et, plus précisément, avec le déploiement à grande échelle de ses applications. En effet, l'exploitation technique et industrielle de cette ressource constitue alors un des éléments de dynamisation de la deuxième Révolution industrielle. L'électricité en particulier n'a pas été seulement un *système technologique*, tel que le définit T. P. Hughes, mais une suite d'inventions liées à un réseau de scientifiques, d'ingénieurs, d'entrepreneurs et même d'hommes politiques⁵. En effet, les systèmes techniques ne sont pas restreints aux dispositifs matériels ou aux conditionnements sociaux ; ils comportent aussi un ensemble de représentations qui s'articulent dynamiquement à d'autres niveaux, notamment économique et politique⁶.

Le cas spécifique de l'électricité nous montre qu'à mesure que se répandaient ses applications, un imaginaire symbolique particulier s'est créé, incorporé au patrimoine culturel des sociétés contemporaines et au développement scientifico-technique de la nouvelle énergie. Cette contribution s'attache à étudier comment, dans ce processus de diffusion sociale et d'intégration de la nouvelle énergie au quotidien, les images de mobilité, de vitesse, d'instantanéité et d'ubiquité ont été intégrées naturellement et très tôt aux représentations globales de l'électricité⁷.

Nous entendons ici contribuer à l'étude de la nature singulière de l'élec-

tricité perçue du point de vue de la mobilité. Nous explorerons les images, les représentations et les pratiques liées à cette énergie à travers un cas spécifique, celui des Asturies dans la période 1880-1920. Il faut noter qu'alors que le développement de l'électricité en Espagne a été étudié pour quelques régions, cette étude propose, en ajoutant à ce corpus le cas asturien⁸, une analyse plus diversifiée au niveau géographique. C'est la raison pour laquelle il faut prendre en considération les particularités de l'industrialisation des Asturies pour mieux comprendre l'appropriation concrète et spécifique des représentations générales de l'électricité dans ce contexte régional⁹.

Les Asturies sont en effet un exemple important de l'industrialisation espagnole à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Il s'agit d'une région industrielle, sidérurgique et houillère où l'abondance des ressources énergétiques et hydrauliques a entraîné très tôt la construction de centrales thermiques et de petits barrages. À cet égard, le choix de cette chronologie s'avère pertinent, car, dans les dernières décennies du XIX^e siècle et au début du siècle suivant, le processus d'industrialisation y est plus remarquable et plus rapide, du fait du rapatriement des capitaux antillais après la perte des dernières colonies espagnoles à la suite de la guerre entre l'Espagne et les États-Unis en 1898, les Asturies ayant été traditionnellement une région d'émigration vers l'Amérique¹⁰.

Pendant ces décennies de démarrage économique, l'électricité et ses supports physiques sont devenus partie intégrante des rhétoriques du progrès, de la vitesse et de la promptitude, de la maîtrise des distances et, enfin, du développement

matériel. L'impact fut d'autant plus important que cette perception rompait avec l'isolement traditionnel de cette région abrupte. En conséquence, une conception globalement positive de la mobilité s'est répandue dans les secteurs sociaux les plus concernés auxquels bénéficiait l'industrialisation. La mobilisation de ces représentations a fait ressortir un cadre de référence enclin à la diffusion sociale de l'énergie, mais de manière inégale, comme on le verra. En effet, l'appropriation de ces discours positifs a été conditionnée par un autre élément caractéristique du développement industriel asturien : la persistance d'une population rurale plus forte que dans d'autres régions industrielles de l'Espagne comme la Catalogne et le Pays Basque. De fait, le processus rapide d'industrialisation et d'urbanisation de la région n'a pas réussi à bousculer la puissance de la paysan-

nerie dans la structure de la population, puissance qui induit des manières d'apprécier, de concevoir et de représenter le changement technique très différentes, même dans des espaces géographiques assez proches. Dans cette contribution, nous tenterons donc de montrer d'abord les représentations générales de l'électricité en tant qu'énergie et support de ces idées de mobilité, ainsi que leur traduction particulière aux Asturies. Puis, nous démontrerons l'articulation entre le niveau des représentations et son appropriation spécifique, en examinant les niveaux et lieux précis auxquels ce processus s'est opéré. À ce sujet, l'extension sociale du réseau fait ressortir la réalité d'un déploiement inégal, avec différents modes d'appropriation des représentations qui dépendent de l'échelle géographique et sociale depuis laquelle s'est diffusée l'électricité.

Électricité et mouvement dans les Asturies : le creuset des représentations

L'introduction et la diffusion de la connaissance des phénomènes électriques dans les Asturies sont l'œuvre des élites intellectuelles et universitaires qui disposaient d'une formation scientifico-technique suffisante. Depuis les années 1870-1880, l'université d'Oviedo, comme la presse spécialisée, commence à se faire l'écho des principaux progrès dans ce domaine. Des journaux comme *El Norte de Asturias*, *La Opinión* et *El Progreso de Asturias* reproduisent des articles scientifiques parus dans des journaux nationaux, comme *La Crónica de la industria*

et *La Naturaleza*, qui traduisaient eux-mêmes des articles parus dans des revues anglaises ou françaises, comme *La Nature* et *La Lumière électrique* qui concernait plus précisément le domaine de l'électricité. Un imaginaire de cette énergie s'est construit à travers ces supports diffusés dans les Asturies selon les mêmes processus qu'en Espagne et en Europe¹¹.

Il faut observer comment les caractéristiques physiques de l'électricité, en tant qu'énergie abstraite et insaisissable, ont conditionné l'articulation et la pro-

jection sociale de nouveaux stéréotypes et d'images standardisées¹². La perception spécifique de ce que l'électricité comportait s'est opérée moyennant plusieurs expériences qui, depuis la fin du XVIII^e siècle, en Europe, notamment en Grande-Bretagne et en France, comparaient l'électricité à un fluide, renforçant la représentation d'une énergie en mouvement. Penser l'électricité comme fluide, en flux ou en effluve – concepts qui renvoient également à la notion du courant électrique – a permis, surtout d'après les expériences de Stephen Gray et d'autres, de concrétiser une énergie qui pouvait, dès cet instant, être saisie physiquement. Ainsi, la manifestation la plus claire de l'électricité en termes de mobilité a été réalisée à travers l'idée de conduction et de conducteurs, qui jouent, dès ce moment, le rôle du support technique permettant de matérialiser à la fois cette idée de mouvement et de capture du fluide¹³. Par ailleurs, l'incapacité d'expliquer avec certitude ce qu'était l'électricité, son rapport avec des forces mystérieuses impossibles à contrôler complètement, ainsi que la perception de son omniprésence liée à la croissance de ses applications durant le dernier tiers du XIX^e siècle, lui ont conféré une dimension magico-religieuse qui s'est propagée dans l'imaginaire collectif jusqu'à son incarnation dans l'allégorie de la *Fée Électricité*¹⁴. On peut ainsi souligner que les images de mobilité liées à l'électricité ont imprégné dès le début les représentations de cette énergie.

Dans les Asturies, des images connues circulent et sont rééditées dans la presse spécialisée et dans la presse de vulgarisation, ainsi que dans les discours lors de manifestations publiques, notam-

ment l'inauguration des centrales¹⁵. Ces mêmes topoï autour du fluide mystérieux se retrouve dans les milieux académiques encore au début du XX^e siècle, comme l'énonce le docteur Bernardo Cabañas dans une conférence à l'université d'Oviedo en 1901 : « Vous connaissez tous les effets de l'électricité ; mais ni les sages ni les profanes ne savent qu'est-ce qu'est l'électricité ; son origine et sa nature restent un mystère et peut-être l'homme ne réussira jamais à le connaître¹⁶. »

En général, dans ces discours, l'incertitude liée à l'électricité était mise en relation avec la promptitude et le mouvement fulgurant, ainsi qu'avec l'ubiquité et la diffusion partout dans la société. Dans les contextes asturien et espagnol, ces images et ces rhétoriques de la mobilité liées aux phénomènes électriques se sont propagées autant dans la littérature et la langue courante que dans l'expérience quotidienne¹⁷. Face à la notion scientifique de courant électrique, l'électricité dans la culture populaire est appelée seulement *courant*, son sens étymologique lié au mouvement étant affirmé par la racine latine *currere*. Dans le cas asturien, la perception de l'électricité par les classes populaires renvoyait toujours à l'incertitude et à la peur vis-à-vis d'une énergie qui semblait se trouver partout et être en mouvement constant. Ainsi, à l'occasion de la première expérience publique d'illumination électrique à Gijón, pour les fêtes de Begoña, pendant l'été 1886, le journaliste gijonais Joaquín Alonso Bonet écrivait :

«Souvenons-nous, aussi, du recours picaresque des garçons gijonais pour prendre place sur les bancs du Parc de

Begoña, parfois occupés par des filles simples qu'ils faisaient fuir avec ce cri d'alarme: "Attention, demoiselles, l'électricité passe!"¹⁸»

Par ailleurs, parmi ces stéréotypes, la foudre dans la culture populaire émerge comme une icône incarnant la force des images de la nouvelle énergie. L'effet produit par la foudre a renforcé les images d'ubiquité et d'instantanéité de l'électricité, liées à la décharge électrique. La découverte scientifique de la nature électrique des orages et l'apparition du paratonnerre s'inscrivent dans l'imaginaire de la transgression et de la construction d'un discours célébrant la conquête de la nature par l'homme grâce à la science, aux Lumières et à la raison¹⁹. Mais il faut remarquer que, dans le cas des Asturies, le substrat catholique constitue un élément important pour l'interprétation de ces phénomènes, comme en général dans les pays de l'Europe du Sud, et qu'il a conditionné le choix des images liées à l'électricité²⁰. L'instantanéité de la décharge électrique perçue comme telle a même pu s'intégrer aux programmes idéologiques et de propagande de certains groupes sociaux. L'Église asturienne, par exemple, a utilisé assez tôt l'idée de la foudre et son pouvoir dévastateur en la reliant aux représentations de la fureur divine et de la terreur justicière. Des récits sont parus dans *La santa obra del catecismo*, une revue catholique pour l'apostolat publiée à Oviedo, dans un but de moralisation et dans lesquels le blasphème était toujours foudroyé instantanément matérialisant le pouvoir et la colère de Dieu²¹. À l'inverse, pour une partie des élites progressistes impliquées dans la défense militante de la science et

de la technique, l'éclair a pu être associé au rythme vertigineux de la modernité et du progrès. Comme on l'a vu en introduction, dans les impressions de voyage de Labra, on retrouve plusieurs figures rhétoriques de l'éclair associées à une conception positive du mouvement, de la vitesse et du changement, représentant la puissance du développement des affaires dans les Asturies.

En effet, l'idée de mouvement évoquée par l'électricité n'était pas uniquement due à sa représentation comme une énergie omniprésente et terrifiante, mais bien aussi à son identification comme l'une des forces vivifiantes du XIX^e siècle. Il ne fait aucun doute que les élites littéraires, universitaires ou municipales des Asturies, associées aux groupes hégémoniques de la région, ont joué un rôle très important dans la production et la diffusion des discours favorables au progrès et à l'électricité qui y est associée. Le télégraphe, par exemple, a symbolisé à plusieurs endroits l'image la plus claire du progrès, de la conquête des communications et de l'élimination des distances, comme l'une des premières manifestations physiques et applications de l'électricité, perception d'autant plus importante pour les Asturies qui étaient une région abrupte et montagneuse dont l'isolement séculaire lui valut d'être appelée à l'époque des Lumières la «Sibérie du Nord». Ainsi, cette énergie nouvelle permettant de rompre avec ce retard suscite nécessairement des jugements enthousiastes qui évoquent son importance, comme l'écrit ce publiciste de la fin du siècle :

«Quel changement, si vite et si merveilleux, de la vie des rapports à notre

pays ! [...] Asturias, soumise pendant des siècles à l'écartement et à l'immobilisme, jaillit avec puissance à la surface de la vie moderne. La vapeur et l'électricité, qui vainquent l'inertie, les distances, les ténèbres, sont déjà des alliés assez connus²². »

Les chants du progrès liés au télégraphe en particulier et à l'électricité en général ont donc pris une charge symbolique et émotionnelle plus grande dans les Asturies, d'autant que le télégraphe permettait de communiquer avec tous les émigrés asturiens menant une vie pénible en Amérique. Par exemple, le journal *La Ilustración gallega y asturiana*, publié à Madrid et distribué aussi aux communautés d'outre-mer, répétait ces figures rhétoriques sur la promptitude de la transmission de la pensée « sur les ailes de l'électricité », nuancée d'une manière intéressante : « [...] sur les vagues de la mer se répand un courant électrique qui ne porte pas des nouvelles comme le câble sous-marin, mais des sentiments et des larmes et des espoirs et des bénédictions²³. »

C'est par ailleurs dans la même perspective que l'électricité a été utilisée comme métaphore par différents groupes sociaux pour se référer aux rythmes accélérés de la modernité, dans une conception clairement positive de la promptitude et de la vitesse. Ces rhétoriques du mouvement accompagnent la valorisation d'une certaine « société-vitesse », qui lie les images du rythme vertigineux à la réussite matérielle et à celle des affaires²⁴. Si ces discours sur la vitesse sont bien comparables à ceux d'autres régions, ils sont toutefois nuancés par le développement industriel propre aux Asturies des dernières décennies du XIX^e siècle. Au début du siècle, par

exemple, après une visite à Gijón, un touriste déclarait :

« [...] J'ai ressenti les palpitations de cette grande ville, plongée dans ses soucis, prise d'une fièvre très violente d'agitation et d'activité, [...] j'ai respiré cette atmosphère singulière de ruche sociale [...], produit d'une fièvre de croissance très forte²⁵. »

De fait, Gijón pourrait être prise comme exemple paradigmatique de ce mouvement intense, avec une bourgeoisie industrielle et commerciale particulièrement dynamique, favorisant le développement de l'industrie locale, et bénéficiant de sa position de premier port maritime pour l'exportation du charbon asturien – à l'époque la ressource énergétique la plus importante en Espagne –, extrait des vallées intérieures du bassin minier des Asturies (la *Cuenca minera*). Comme un membre de la municipalité de Gijón l'avait noté vingt ans auparavant, à l'occasion des débuts de l'industrialisation locale : « Gijón s'avance rapidement par la voie du progrès » grâce à « l'élan électrique du siècle²⁶. »

Bien que parfois le processus puisse apparaître fortuit et anecdotique, l'électricité et son champ d'association symbolique deviennent un attribut systématique des temps nouveaux, faisant ressortir un niveau métaphorique qui met en évidence l'excitation provoquée dans quelques groupes liés aux élites régionales par le changement technologique, en termes de promesse d'un avenir meilleur. Néanmoins, il est intéressant d'envisager la manière dont ces discours, pour une bonne partie, sont enracinés dans un temps précis car ils

se répandent dans une période d'euphorie économique et de développement industriel, concordant, de plus, avec l'apparition des premières entreprises consacrées à la production d'électricité dans la région. Toutefois, quand l'euphorie initiale et les visions positives des propagandistes s'estompent après la première décennie du xx^e siècle, ne demeure que la réalité d'un système technique coûteux, souvent inadapté – et

devant dans bien cas être combiné avec le gaz – et inégalement distribué tant dans les diverses classes de la société que sur le territoire. La réception et la perception de cette énergie au quotidien ont dépendu finalement de la manière dont on s'est approprié concrètement ces discours, engendrant en retour des contre-discours et des positions réticentes ou opposées à cette énergie.

Appropriation et expérience de l'électricité : discours opposés

L'électricité a entraîné des changements profonds du tissu social. Dans le cas des Asturies, comme on l'a déjà noté, l'irruption de l'électricité est liée au processus de développement urbain et économique de la région, qui a permis à des agglomérations comme Gijón, Oviedo, Avilés et à des petites bourgades qui ont profité du développement minier, comme Mieres et La Felguera, de s'équiper des éléments qui définissent les villes contemporaines, parmi lesquels l'éclairage public et les tramways.

L'éclairage électrique est sans doute la première application massive de l'électricité qui apparaît dans les villes asturiennes. Il a signifié une nouvelle manière de s'approprier l'espace urbain et de reconsidérer les déplacements individuels et collectifs. En ce sens, les systèmes artificiels d'éclairage favorisent la création d'une ville vivante 24 heures sur 24, ce qui rompt les cycles séculaires établis par le lever et le coucher du soleil²⁷. Parmi les nouvelles pratiques sociales,

on voit se développer une sociabilité nocturne intense dans les groupes sociaux jouissant de loisirs et dont l'appartenance à l'élite locale leur a permis d'aménager des espaces spécifiques, transformés en espaces de représentation sociale et de légitimation symbolique. Cette sociabilité favorise des déplacements et des différences à l'intérieur des villes, où les systèmes d'éclairage deviennent des outils de hiérarchisation de l'espace et de codification engendrant une mobilité différentielle²⁸. Par exemple, à Gijón, l'éclairage électrique a permis d'aménager des endroits spécifiques pour les activités de loisir, ce qui, outre sa condition de station balnéaire, attirait les milieux les plus aisés de la région et du pays. Ainsi, la rue Corrida était le lieu de sociabilité nocturne favori des classes populaires et de la bourgeoisie gijonaise. Cette vieille avenue principale de la ville était divisée, à la fin du xix^e siècle, en deux tronçons, ce qui mettait en évidence la différenciation sociale de l'usage de l'espace public. Le

premier tronçon de la rue Corrida était transformé en boulevard et consacré aux promenades de la haute société gijonaise : on y avait installé un système d'éclairage luxueux, mixte, combinant des lampadaires à gaz et des lampes à arc, avec d'autres éléments de mobilier urbain tels qu'une chaussée, des arbres et des bancs. Le second tronçon, plus modeste, était celui où se promenaient les gens moins aisés. Comme l'écrivait un touriste arrivé à Gijón en 1894 :

«Gijón a sa *Puerta del Sol*, comme à Madrid : la rue Corrida. [...] Au premier tiers on retrouve des grands magasins à la moderne, un bon éclairage, des bancs et des acacias. Après le Café Colón, la note distinguée du début disparaît, ça se démocratise, il y a moins de lampes et elles sont plus vieilles. Comme chez nous, à la Carrera de San Jerónimo, il y a un morceau préféré par la mode ; le reste ne mérite pas la même faveur de la déesse inconstante²⁹. »

En tout état de cause, l'électricité a contribué à démocratiser certains espaces à l'intérieur des villes, rendus plus accessibles pour les classes populaires, en favorisant des lieux d'épanouissement, de loisir et de liberté accessibles de ce fait à un nombre croissant de citoyens. Cependant, les systèmes d'éclairage, à un moment où l'électricité n'était pas encore généralisée et où cette technique apparaissait comme imprégnée des éléments symboliques de distinction de classes, ont tendu dans le même temps à hiérarchiser l'espace³⁰.

De manière concomitante à l'installation des réseaux d'éclairage dans les grandes villes des Asturies, le tramway



Fig. 1. Bernardo Acevedo y Huelves, *La puissance de la lampe à arc face à l'huile*, *La nueva Asturias*, Barcelone, Tipografía Académica de Serra H^{nos} y Russell, 1901.



Fig. 2. Gijón, la rue Corrida, tramway électrique et lampadaire à arc, carte postale Vinck, vers 1910.

électrique constitue la seconde application la plus importante apparue sur la scène urbaine. Dans la période étudiée, Gijón (1909), Oviedo, (1917) et Avilés (1923) électrifient leurs réseaux³¹. Le tramway électrique devient le symbole du progrès inexorable dont le rythme épouse encore la métaphore du temps accéléré de la modernité. La nouvelle société industrielle, dans laquelle la vitesse équivalait à la folie des bénéfices économiques, doit adapter la morphologie des villes aux nouveaux réseaux de circulation et au vertige des communications. L'électricité a ainsi introduit une nouvelle manière d'organiser, de gérer et de saisir l'espace urbain suivant la nouvelle rationalité, dans laquelle l'énergie est l'élément central du flux de circulation. Ceci permet de codifier certains espaces en géographies de la mobilité³².

Il faut prendre en compte, comme pour l'éclairage électrique, le rôle du tramway dans le processus de construction de la ville bourgeoise. Reprenons l'exemple de Gijón, dont la première ligne électrifiée démarrait au boulevard de Corrida, ce qui reliait ce quartier, caractérisé par un habitat bourgeois, avec les zones de loisirs et d'habitat secondaire de la bourgeoisie locale, à l'est de la ville; puis elle arrivait à la paroisse rurale de Somo, transformée en zone de chalets, de maisons de campagne et de palais bourgeois somptueux³³. Néanmoins, en même temps, le tramway entraîne une nouvelle configuration des flux de population et un lien important entre le centre-ville et la périphérie, ce qui permet le déplacement plus rapide et plus facile des classes populaires aux environs des villes asturiennes, là où une sociabilité populaire s'est développée grâce aux prix plus réduits des produits,

libérés des impôts en dehors des barrières fiscales de la ville³⁴.

L'introduction de l'électricité oblige à reconsidérer des rapports centre/périphérie dans les villes, ainsi que la dialectique ville/campagne. En ce qui concerne les premiers, l'incorporation de l'électricité à l'environnement urbain s'inscrit dans la valorisation d'autres réseaux de communication, comme l'eau et le gaz, ce qui entraîne l'entrée dans un tout nouveau monde de progrès, et est associée également à la rhétorique de la ville qui annonce ses succès, suivant un discours porté par les publications et la publicité liées aux élites urbaines locales³⁵. Cependant, la réalité était celle de réseaux d'éclairage très déficitaires et restreints aux rues du centre-ville peuplées de bourgeois³⁶. Ainsi, face à une conception positive, moderne et vertigineuse d'une ville en expansion et en mouvement, affirmée au centre-ville, on percevait l'image contrastée d'une périphérie urbaine où s'entassait la classe ouvrière, assez nombreuse, isolée du centre et se méfiant de ces éclairages mis au service de quelques citoyens peu nombreux³⁷.

En ce qui concerne le rapport ville/campagne, l'électricité a été, d'emblée, un élément symbolique marquant la division entre deux mondes soumis à des rythmes et des cadences différentes. C'est plus remarquable dans le cas asturien, puisque, comme on l'a déjà noté, l'industrialisation intense n'a pas éliminé le substrat rural. Bien que la croissance de la population des villes asturiennes soit très importante à la fin du XIX^e siècle, la plus grande partie de cette population n'était pas née en ville. La surprise, voire la méfiance envers les nouvelles techniques, est plus grande et plus forte

dans ce cas. En plus, la stupéfaction et la surprise des paysans devenaient parfois une opposition évidente. Par exemple, Leopoldo Alas Clarín, écrivain asturien et un des romanciers les plus importants du réalisme espagnol, propose, dans un de ses récits les plus connus, *¡Adiós, Cordera!*, la vision d'une communauté traditionnelle :

«— Adieu, Pinín! Adieu, Cordera!»
Rosa regardait la voie tachée de charbon éteint furieuse; le fil du télégraphe, coléreuse. Oh! C'était bien que Cordera [sa vache] n'osait pas s'approcher. Ça c'était le monde, l'inconnu, qui portait tout. Et, sans trop penser, Rosa appuya la tête sur le pôle [du télégraphe], planté comme une bannière sur Somonte. Le vent chantait dans les entrailles du pin sec sa chanson métallique. Rosa comprenait maintenant. C'était une chanson de larmes, d'abandon, de solitude, de mort³⁸.»

Pour Rosa, la paysanne, par exemple, le poteau (et le son métallique du télégraphe) représente un élément étranger à son monde, planté sur son pré «comme une bannière de conquête» par la ville. Un élément d'acculturation par excellence, représentation d'un monde autre, mystérieux, effrayant et responsable des transformations profondes qui aboutissent à la décomposition de la communauté traditionnelle³⁹.

Pour finir, il faudrait évoquer l'incorporation de l'électricité comme énergie de mobilité au quotidien de la société asturienne. Tenant compte du fait que toute technique impose un nouveau paradigme espace/temps, le développement industriel de la région avait éga-

lement éliminé les habitudes séculaires, en favorisant des nouvelles manières de faire, de ressentir et de s'orienter. L'électricité a entraîné la mise en place de nouveaux rythmes quotidiens, de nouvelles manières de se déplacer dans l'espace urbain, de nouveaux points de repère, mais aussi de nouvelles craintes. Par exemple, la peur des accidents des tramways flambant neufs, la chute de tous les dispositifs matériels du réseau qui, comme le poteau électrique, concrétisaient la circulation de l'énergie. Ces éléments concourent au développement d'une nouvelle sensibilité collective tendant à percevoir de façon inédite la vitesse moderne⁴⁰.

Pourtant, de manière tout à fait singulière, à mesure que le progrès économique et matériel commence à effacer l'image des Asturies traditionnelles, plusieurs groupes sociaux qui avaient accueilli en premier lieu l'électricité avec optimisme, voire qui avaient été séduits par les possibilités qu'elle offrait, commencent à critiquer et à refuser certains aspects de la société industrielle moderne. Nombre de discours critiques produits dans cet esprit emploient les figures rhétoriques des spasmes ou de la promptitude de l'électricité pour souligner le mouvement fébrile et excessif des temps modernes. Effectivement, c'est au même moment que se codifie la représentation imaginaire d'une société préindustrielle, présumée harmonique et immobile, dont la bonté et la moralité s'opposent aux vices et aux effets négatifs de l'industrialisation. Ces arguments, dont l'un des plus importants représentants est l'écrivain asturien Palacio Valdés – et son œuvre célèbre qui s'appelle, précisément, *La aldea perdida*

[Le village perdu] – n’expriment que les peurs des élites face à un monde en changement vertigineux. Bien que, dans les années 1920, cette *Arcadie* heureuse ait disparu, le refuge dans ce qu’on connaît déjà était le recours le plus simple. Cet extrait d’un ouvrage touristique paru à Oviedo en 1919 est à ce sujet particulièrement éclairant :

« Nous avons échappé à la ville convulsée et fallacieuse ; cherchant dans le petit village blanc et souriant la paix, le calme, la tranquillité et le sédatif, bien-faiteurs des inquiétudes et des ardeurs de notre esprit agité et fébrile. [...] Parce que nous, [...] éduqués dans ce siècle vertigineux et électrique, ce siècle des avions et des rebellions, nous souffrons d’une indigestion de sociabilité⁴¹. »

60

Dans les pages qui précèdent, nous avons cherché à montrer le rôle de l’électricité comme métaphore et support technique de quelques idées de mobilité liées au dynamisme social et économique. Depuis la représentation de l’électricité à l’état naturel de foudre et de gouttelette électrique, associée à la décharge instantanée, en passant par la construction culturelle et scientifique en fluide ou courant électrique, ou en faisant recours à toutes les figures rhétoriques évoquant la promptitude, la réduction des distances entre les hommes et les rythmes accélérés de la modernité, l’imaginaire de cette énergie renvoie particulièrement au mouvement, à la vitesse et à l’instantanéité, en jouant d’emblée des rôles politiques et idéologiques assez divers. Mais l’électricité n’a pas été simplement une collection structurée de représentations. Elle a aussi généré des pratiques

spécifiques. Dans les villes asturiennes, comme on l’a noté, les nouveaux réseaux de circulation rendus possibles par l’électricité (tramways et éclairage, par exemple) ont changé la morphologie des villes, donnant lieu à de nouvelles formes de déplacement et d’organisation de l’espace urbain. L’éclairage électrique construit et renforce des espaces de différenciation sociale, bien qu’il permette dans le même temps la création d’espaces de loisir, d’épanouissement et de liberté nouveaux, tout en démocratisant partiellement certains espaces à l’intérieur des villes. La nouvelle mobilité imposée par les réseaux des tramways inaugure également un nouveau rapport centre/périphérie aux résultats complexes, vu la croissance des nouveaux quartiers résidentiels liés aux classes moyennes et supérieures, en même temps qu’il permet aux classes populaires de sortir du périmètre urbain et d’accéder plus facilement au centre résidentiel et des affaires.

La diffusion de l’électricité dans la société asturienne révèle également les tensions et les contradictions nées de l’appropriation idéologique de l’électricité comme énergie de mobilité au quotidien, surtout dans une région très développée économiquement et industriellement, mais dont la forte composante rurale persistera après l’entrée dans l’industrialisation. En ce sens, l’élite littéraire, universitaire et politique a joué un rôle très important dans la production et la diffusion de discours associant l’électricité au progrès et à la maîtrise de la distance et du temps, qui ont contribué à une conception globale positive de la mobilité. Néanmoins, comme on a tenté de le démontrer, il faut interroger cette conception finaliste liée à un modèle

linéaire auquel l'augmentation de la vitesse et l'acceptation inévitable des avantages techniques indique la flèche du progrès à suivre, oubliant les ruptures et les transitions, ignorant les manières si diverses de concevoir la mobilité en fonction de l'appartenance aux élites cosmopolites, aux classes populaires de la périphérie urbaine ou à la population locale, soumises évidemment à des cadences différentes. Questionner cette conception, c'est s'attacher à mettre en lumière un processus qui n'est de toute évidence pas reçu de la même manière par tout le monde, et a entraîné des réceptions parfois positives et parfois circonspectes, voire hostiles. La mobilité, en tant que valeur culturelle, a provoqué de ce fait des dynamiques sociales qui n'ont pas joui de la même acceptation de la part des acteurs sociaux, révélant finalement comment ce capital-mobilité nouveau n'a pas été distribué de manière équitable dans la société⁴².

Notes

1. Rafael María de Labra, *Gijón. Una villa del Cantábrico* (1877), Gijón, Ateneo obrero de Gijón, 1997, p. 14.

2. Daniel Roche, «Les mobilités concrètes, XVI^e-XX^e siècles», *French historical studies*, vol. 29, n° 3, 2006, p. 513-515.

3. En ce sens, la vitesse – la nouvelle manière de l'éprouver et de la concevoir – devient la valeur cardinale du capitalisme, un marqueur social et même un élément de distinction dans la bourgeoisie; Christophe Studeny, *L'invention de la vitesse. France XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995.

4. Pour une synthèse, voir les chapitres introductifs de Mathieu Flonneau et Vincent Guigueno (dir.), *De l'histoire des transports à l'histoire de la mobilité? État des lieux, enjeux et perspectives de recherche*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

5. Thomas Hughes, *Networks of power. Electrification in Western society, 1880-1930*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1983.

6. De fait, les structures mentales en place peuvent empêcher ou faciliter l'adoption d'une nouvelle technique, en tant que génératrices de pratiques et de discours et, évidemment, en stimulant des nouveaux processus sociaux. L'interaction complexe entre ces niveaux comporte la formation des opinions, des espoirs et des imaginaires, provoquant même l'acculturation de la technique et son introduction dans la quotidienneté; à ce sujet, Anne-Françoise Garçon, *L'imaginaire et la pensée technique. Une approche historique, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012. Sur l'influence de la nouvelle histoire culturelle sur l'histoire de la technologie, Carroll Pursell, «Technologies as cultural practice and production», *Technology and culture*, vol. 51, n° 3, 2010, p. 715-722.

7. Cet article est issu d'une contribution présentée au colloque «Puissance, résistances et tensions. Histoire des mobilités électriques (XIX^e-XXI^e siècles)», organisé par le Comité d'histoire de l'électricité de la Fondation EDF, à Paris, le 28 juin 2012.

8. Malgré le développement récent de l'historiographie sur l'électricité en Espagne, il n'existe pas encore de monographie d'ensemble sur les débuts de ce secteur. Seules des études locales sont disponibles, dont celles qui portent sur la Catalogne ou le Pays Basque-Navarre sont les plus développées. Pour les autres régions, il existe quelques études partielles ou en cours, comme celles sur Madrid, la Castille-Léon, l'Andalousie ou la Galice. Pour une synthèse, Isabel Bartolomé, *La industria eléctrica en España (1890-1936)*, Madrid, Banco de España, Servicio de estudios, 2007.

9. Sur l'industrialisation en Espagne, l'ouvrage de référence est celui de Gabriel Tortella, *El desarrollo de la España contemporánea. Historia económica de los siglos XIX y XX*, Madrid, Alianza, 2006. Sur le développement industriel dans les Asturies, Gérard Chastagnaret, «Contribution à l'étude de la production et des producteurs de houille des Asturies de 1861 à 1914», *Mélanges de la Casa Velázquez*, n° 9, 1973, p. 581-631, et Germán Ojeda, *Asturias en la industrialización española. 1833-1907*, Madrid, Siglo XXI, 1985.

10. Sur le développement des affaires dans les Asturies à la fin du XIX^e siècle, Juan Antonio Vázquez García, *Aportaciones al estudio del proceso de industrialización en Asturias*, Oviedo, Pentalfa, 1983.

11. Pour le rôle des intellectuels et autres leaders d'opinion sur l'interprétation des significations sociales de la technologie et les débats autour de l'appropriation et de l'adéquation à chaque tradition et culture nationale, Mikael Hard et Andrew Jamison (éd.), *The intellectual appropri-*

tion of technology: discourses on modernity, 1900-1939, Cambridge, The MIT Press, 1998.

12. L'électricité a produit un imaginaire complexe et ambivalent, structuré autour de plusieurs tensions, en raison en partie d'une nature insaisissable, se référant aux contradictions de la modernité. L'imaginaire véhicule des espoirs, mais aussi des angoisses de la société européenne de la fin du XIX^e siècle. Pour le cas français, Alain Beltrán et Patrice A. Carré, *La fée et la servante: la société française face à l'électricité, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, 1999.

13. Comme synthèse de l'évolution des théories et des expériences scientifiques autour de l'électricité, Christine Blondel, *Histoire de l'électricité*, Paris, Pocket-Cité des sciences et de l'industrie, 1993, et Paola Bertucci, «Sparks in the dark: the attraction of electricity in the eighteenth century», *Endeavour*, n° 31, 2007, p. 88-93.

14. Cette sorte d'iconographie révèle la puissance de suggestion de la nouvelle énergie, ainsi que la fascination qu'elle provoquait dans plusieurs secteurs de la société à la fin du XIX^e siècle (pas seulement parmi les élites). Les expositions universelles ont joué un rôle très important dans la codification et la diffusion de ces images dans le public; Patrice A. Carré, «Expositions et modernité: électricité et communications dans les expositions parisiennes de 1867 à 1900», *Romantisme*, n° 65, 1989, p. 37-48, et Kenneth George Beauchamp, *Exhibiting electricity*, London, The Institution of Electrical Engineers, 1997; également, Bernadette Bensaude-Vincent et Christine Blondel, *Science and spectacle in the European Enlightenment*, Aldershot, Ashgate, 2008.

15. Par exemple, dans un poème paru dans *La Revista de Asturias* en 1882 à l'occasion de l'inauguration de la station télégraphique au petit village de Pravia, l'électricité s'inscrivait dans le domaine de la foi. Le poème était intitulé: «Qu'est-ce que l'électricité?»: «Elle a une partie de la foi: l'esprit la ressent, / les yeux ne la voient pas. / Tout de même, restes raides, / elle anime et secoue le calme», Félix de Aramburu y Zuloaga (dir.), *Revista de Asturias: ilustrada científico-técnica*, Oviedo, Imprenta de la Viuda de Cornelio y Sobrino, 1882, p. 89.

16. Bernardo Cabañas, *Electricidad: extracto de la conferencia explicada por D. Bernardo Cabañas en la Universidad el día 14 de noviembre de 1901*, Oviedo, Extensión universitaria, 1901.

17. Par exemple, chez plusieurs auteurs espagnols de l'époque, l'électricité est utilisée comme figure évoquant la vitesse de la pensée, le déchaînement des sentiments soudains et incontrôlés, ou l'humeur représentée à travers les caracté-

ristiques liées au courant électrique, à l'étincelle ou à la décharge, et toujours par rapport aux mêmes images de mouvement, de promptitude ou de soudaineté; à ce sujet, Romero Tobar, «La electricidad, una imagen recurrente en la literatura moderna», dans Sabine Schmitz et José Luis Bernal Salgado (dir.), *Poesía lírica y progreso tecnológico*, Madrid, Iberoamericana, 2003, p. 85-108.

18. Joaquín Alonso Bonet, *Pequeñas historias de Gijón (Del archivo de un periodista)*, Gijón, Ayuntamiento de Gijón, 1969, p. 111.

19. Sur l'ensemble des conjectures et découvertes scientifiques visant à comprendre la nature de la foudre, Claude Gary, *La foudre: des mythologies antiques à la recherche moderne*, Paris, Éd. Masson, 1994. Sur le paratonnerre comme icône complexe et contradictoire des Lumières, Peter Heering, Oliver Hochadel, David Rhees (éd.), *Playing with fire. Histories of the lightning rod*, Philadelphia, American philosophical Society, 2009. La lecture politique de cette sorte d'événements de transgression/conquête/appropriation des forces de la nature est aussi fréquent dans le cas des avalanches, des tremblements de terre, etc.; David McCallam, «L'avalanche au tournant des Lumières», dans Katherine Astbury et Catriona Seth (éd.), *Le tournant des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 17-32, et Thierry Beauguic et Anouchka Vasak (éd.), *Ordre et désordre du monde. Enquête sur les météores, de la Renaissance à l'âge moderne*, Paris, Hermann, 2013.

20. Par exemple, la démonstration de la nature électrique des orages, c'est-à-dire l'explication rationnelle de ce phénomène, s'est répandue assez tard et a été acceptée plus tard encore par les classes populaires de la région, ce qui a conditionné la peur du fluide électrique. Par exemple, les rites traditionnels pour éloigner la foudre ont traversé le seuil de l'industrialisation et même les autorités publiques ont dû lutter pour éliminer certaines habitudes comme celle de faire sonner les cloches à l'arrivée des orages; de fait, cela n'éloignait pas le foudre, comme les paysans le croyaient, mais pouvait les attirer.

21. «Une Foudre Vengeuse [...] Quand il a entendu le nom Saint de Dieu, le chevalier supposé, qui n'était qu'un effronté, sans tourner la tête [...], a prononcé une blasphème horrible suivie d'une flambée sinistre, d'une détonation assourdissante et d'une secouée violente des chevaux, qui ont traîné une longue distance les restes de la diligence et, à l'intérieur, un corps carbonisé [...]», *La santa obra del catecismo: revista mensual*, Oviedo, La Cruz, 1897, p. 79.

22. Félix de Aramburu y Zuloaga, *Monografía de Asturias*, Oviedo, Establecimiento tipográfico de Adolfo Brid, 1899, p. 450.

23. *La Ilustración gallega y asturiana*, n° 36, 28 décembre 1880.

24. Une publication asturienne de 1914 note : « En ces temps turbulents, on favorise et on utilise notamment l'électricité et les avions, tout ce qui permet de gagner du temps mérite des éloges et de la diffusion », *Páginas escolares: revista mensual*, n° 122, juin 1914 ; voir aussi Rosa Hartmut, *High-speed society: social acceleration, power and modernity*, Pennsylvania, Penn State University Press, 2010, et, plus récemment, Rosa Hartmut, *Social acceleration: a new theory of modernity (new directions in critical theory)*, Columbia, Columbia University Press, 2013.

25. Gijón, *Verano de 1904: revista veraniega*, Gijón, Ayuntamiento de Gijón, 1904.

26. Arch. mun. Gijón, libros de acuerdos del Ayuntamiento, séance du 8 mai 1875, p. 91.

27. Sur les transformations apportées par la technique aux significations culturelles et aux pratiques associées à la nuit, Wolfgang Schivelbusch, *Disenchanted night: the industrialization of light in the nineteenth Century*, California, University of California Press, 1995.

28. Sur la constitution des significations sociales de l'espace urbain, Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2000. Au sujet de l'intérêt sémiotique dans l'analyse des espaces, Chris Barker, « Cultural space and urban place », dans Chris Barker, *Cultural studies: theory and practice*, London, Sage Publications, 2000, p. 373-406, et Roland Barthes, « Semiología y urbanismo », dans Roland Barthes, *La aventura semiológica*, Barcelona, Paidós, 1990, p. 257-266.

29. Alfonso Pérez Nieva, *Un viaje a Asturias pasando por León*, Madrid, Librería de Victoriano Suárez, 1895, p. 259 ; sur le développement de Gijón et la logique sociale de la construction de l'espace urbain, Miguel Ángel Sendín García, *Las transformaciones en el paisaje urbano de Gijón (1834-1939)*, Oviedo, RIDEA, 1995.

30. Sur la codification symbolique de la technologie, son rôle concernant les rapports de pouvoir, mais aussi l'implication active des usagers dans la définition ou la négociation de l'usage prescrit d'un objet technique, Hughie Mackay et Gareth Gillespie, « Extending the social shaping of technology approach: ideology and appropriation », *Social studies of science*, vol. 22, n° 4, 1992, p. 685-716. Ces auteurs suivent l'approche des *cultural studies* (notamment l'idée d'encodage/décodage) en ce qui concerne l'idée que la technologie est codifiée au niveau symbolique en portant des significations sociales et culturelles plus larges.

31. Ramón María Alvargonzález, *Los tranvías de Gijón*, Gijón, Compañía de tranvías de Gijón,

1990 ; Sergio Tomé, « Los orígenes del transporte urbano en Oviedo: del ríppert al tranvía eléctrico (1889-1956) », *Revista Ástura*, n° 7, 1989, p. 23-33.

32. Cette logique était plus clairement exprimée dans un ouvrage paru à Oviedo en 1928 : « Le mouvement locomoteur moderne nécessitait des rues larges et droites. La locomotion, dans la grande vie de l'humanité, a besoin de ressources pour se développer. Un domaine d'action plutôt vaste a été nécessaire selon la force utilisée. Les villes ont cherché à élargir les voies pour favoriser le développement », Ricardo Casielles, *Problemas locales. Plances del ensanche de Oviedo*, Oviedo, Imprenta religiosa González del Valle, 1928, p. 8.

33. La présence de vingt propriétaires immobiliers parmi les fondateurs de l'entreprise de tramways de Gijón a conditionné le choix des secteurs urbains par lesquels passe la ligne. Sur les mécanismes de production des terrains à Gijón, Moisés Llorden Miambres, *La producción del suelo urbano en Gijón (1860-1975)*, Oviedo, Gráficas Summa, 1978.

34. Jorge Uría González, *Una historia social del ocio. Asturias, 1898-1914*, Madrid, Centro de estudios históricos, UGT, 1996.

35. Jean-Claude Debier, Jean-Paul Déléage, Daniel Hémyer, « L'expansion du système énergétique capitaliste: l'âge des réseaux », dans *Id., Une histoire de l'énergie*, Paris, Flammarion, 2013, p. 215-267. À propos du développement des réseaux techniques urbains dans les villes du nord de l'Espagne, de leur gestion et de la diffusion de la notion d'éclat comme projet social qui doit s'accorder avec l'essor de l'entreprise privée, Alexandre Fernández, *Un progressisme urbain en Espagne. Eau, gaz, électricité à Bilbao et dans les villes cantabriques, 1840-1930*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2009.

36. Il faut noter qu'en Espagne, jusqu'au statut municipal de 1924, pendant la dictature du général Primo de Rivera, l'électricité n'était pas considérée comme un service public.

37. Le cas du quartier d'El Llano, à Gijón, est paradoxal ; bien que ce fut une banlieue ouvrière périphérique où se trouvait, au début du xx^e siècle, la centrale fournissant la plupart de l'énergie électrique consommée au centre-ville, le quartier n'avait pas d'éclairage électrique, qui n'est pas répandu dans ce quartier jusqu'aux années 1910, voire 1920 ; Luis Miguel Piñera Entrialgo et Francisco Javier Granda Álvarez, *Historias del Llano*, Gijón, Ayuntamiento de Gijón, 2007.

38. Leopoldo Clarín, *¡Adiós, Cordera! Y otros cuentos*, Madrid, Tor, 1892, <http://es.wikisource.org/wiki/Adi%C3%B3s,_Cordera> [consulté le 5 mai 2013].

39. Ronald Kline, «Resisting consumer technology in rural America: the telephone and electrification», dans Nelly Oudshoorn et Trevor Pinch (éd.), *How users matter. The co-construction of users and technology*, Cambridge, The MIT Press, 2003. L'auteur met en question la conception de la résistance face à l'innovation technique en tant qu'action irrationnelle ou réfractaire. En plus, la résistance est très courante dans les processus de changement technique, voire de changement de l'usage prévu d'un objet donné.

40. Il est évident que les accidents ont marqué l'imaginaire collectif, ainsi que la perception populaire des nouveaux systèmes techniques. La mise en fonctionnement des tramways électriques à Oviedo est très importante à ce sujet; après plusieurs années de demande d'installation de ce service, il a été finalement inauguré le 30 avril 1922, bien qu'un accident terrible l'ait arrêté le jour même. En ce qui concerne les nouvelles manières de percevoir l'électricité, depuis la fin du XIX^e siècle, des revues nationales, comme la *Revista minera, metalúrgica y de ingeniería*, publient des articles intitulés de manière assez éloquente: «Les vitesses extrêmes des chemins de fer» et «Les vitesses du futur», visant à éduquer et

faire comprendre ces magnitudes insaisissables à l'époque. «On parle autant des vitesses absurdes de 200 kilomètres et encore plus, qu'il nous paraît qu'on y est déjà arrivé.», «Variedades. Las grandes velocidades», *Revista minera, metalúrgica y de ingeniería*, t. 44, 1893, p. 135. À ce sujet, il faut souligner l'étude pionnière de Wolfgang Schivelbusch, *The railway journey: the industrialization of time and space in the 19th Century*, California, University of California Press, 1986, qui a renouvelé l'approche culturelle du chemin de fer en s'intéressant à la perception des voyages, à la vitesse et aux pathologies des voyageurs.

41. *Album gráfico Oviedo: programa anunciador de las ferias y fiestas de S. Mateo*, Oviedo, M. Morchón et G. Mori, 1919.

42. Vincent Kaufmann, Manfred Bergman, Dominique Joye, «Mobility: mobility as capital», *International journal of urban and regional research*, vol. 28, n° 4, 2004, p. 745-756. Sur le rôle de la mobilité comme facteur déterminant de différenciation sociale, Jean Ollivro, «Celui qui court plus vite avance-t-il davantage? Vitesse, mobilité et inégalités sociales», dans M. Flonneau, V. Guigueno (dir.), *De l'histoire des transports à l'histoire de la mobilité?...*, op. cit., p. 103-117.